

EN ARABIE SAOUDITE, L'ANCIEN ROYAUME DES JUIFS D'ORIENT RECÈLE 500 000 ANS D'OCCUPATION HUMAINE. L'OASIS MISE AU JOUR PAR LES ARCHÉOLOGUES S'OUVRE CES JOURS-CI AU TOURISME. REPORTAGE EXCLUSIF.

VALÉRIE SASPORTAS vsasportas@lefigaro.fr
ENVOYÉE SPÉCIALE À KHAYBAR

Superbe, spectaculaire, et peu à peu le mystère de leur formation est levé. Au nord-ouest de l'Arabie saoudite, tout autour de Khaybar, à 218 km au sud d'al-Ula, environ 150 km au nord de Médine, des milliers de structures aux formes de cerfs-volants, trous de serrure, polygones, ponctuent un désert de sable ocre, jaune, tout hérissé de volcans blancs, presque onctueux, comme un gâteau à la crème. L'hélicoptère fait des ronds au-dessus de ces longues lignes fascinantes qui font songer aux géoglyphes de Nazca au Pérou. Ces constructions en pierres noires s'étirent sur des kilomètres autour de l'oasis que l'on a voulu voir en profitant d'un voyage à al-Ula, nouvelle destination pour les amateurs d'archéologie et de merveilles géologiques (lire *Le Figaro Magazine* du 11 novembre 2022).

Or, ce que l'on voit est d'autant plus stupéfiant qu'on en ignorait l'existence. C'est une tout autre histoire qui guide alors nos pas : l'occupation juive de Khaybar. C'est-à-dire leur royaume d'Arabie. Une pléiade de forts en ruines surplombent tels des îlots en papier mâché une mer de palmiers. Les auteurs arabes mentionnent sept, huit, voire neuf forts parfois avec des noms différents. Les archéologues planchent sur leur identification. « Je les compare aux sept collines de Rome », sourit Ingrid Périssé, directrice de l'archéologie et du patrimoine au sein de l'Agence française pour le développement d'al-Ula (AfaUla) qui, avec la Commission royale pour al-Ula (RCU), remet en perspective l'héritage de cette région grande comme la Belgique, 22000 km². Khaybar y a été récemment incluse, dans le cadre du programme Vision 2030, du prince héritier Mohamed Ben Salman, préparant l'après-pétrole. Et c'est d'abord une collaboration archéologique inédite entre la France et l'Arabie saoudite qui célèbre ses vingt ans ce 1^{er} décembre.

En arrivant, on se souvient que l'oasis méconnue du public ouvrait l'exposition

LES CERFS-VOLANTS DE KHAYBAR

SHU GOHL - STANISLAS FAUTRE POUR LE FIGARO MAGAZINE - JOSÉ BOUZAS - HANS LUCAS VIA REUTERS CONNECT

Juifs d'Orient, l'hiver dernier, à l'Institut du monde arabe à Paris (lire ci-dessous). Une courte légende évoquait l'illustre bataille qui y opposa les tribus juives aux musulmans de Mahomet, qui en sortit vainqueur la septième année de l'hégire (628-629). Jugée sensible, l'oasis était depuis interdite. Quasi inaccessible il y a encore quelques semaines. « C'est un sujet délicat. Le toponyme est souvent employé à des fins idéologiques, en raison de la victoire du prophète et des compagnons, dont Ali, sur les populations juives locales », reconnaît l'archéologue Guillaume Charlioux. L'histoire religieuse pèse comme un lourd secret. « Nous avons été surpris de l'absence d'attestation de présence juive à Khaybar malgré désormais deux années d'exploration intensives de l'oasis, confie l'archéologue. Leur occupation est bien attestée dans les sources arabo-islamiques. Cependant ni l'étude de l'art et des inscriptions rupestres, pourtant relativement riches, ni les sondages archéologiques ciblés sur les promontoires mentionnés par les auteurs arabes n'ont révélé de traces de la fin de

Pièges géants

« En ce qui nous concerne, c'est une chance incroyable puisque aucune exploration archéologique n'a été réalisée avant notre venue. L'oasis de Khaybar peut désormais révéler tous ses secrets », s'enthousiasme Guillaume Charlioux. L'histoire religieuse pèse comme un lourd secret. « Nous avons été surpris de l'absence d'attestation de présence juive à Khaybar malgré désormais deux années d'exploration intensives de l'oasis, confie l'archéologue. Leur occupation est bien attestée dans les sources arabo-islamiques. Cependant ni l'étude de l'art et des inscriptions rupestres, pourtant relativement riches, ni les sondages archéologiques ciblés sur les promontoires mentionnés par les auteurs arabes n'ont révélé de traces de la fin de



Des centaines de sources coulent dans l'oasis de Khaybar, occupée au néolithique par un peuple de chasseurs qui utilisait des pièges géants pour les gazelles, appelés « desert kites », les « cerfs-volants ».

7000 ans avant J.-C. et les plus récents au Kazakhstan, datant de l'époque médiévale », explique Rémy Crassard qui établit à 7000 le nombre de pièges observés entre l'Arabie et l'Ouzbékistan. Pourtant, poursuit-il, « cette culture du piégeage géant a été oubliée. Même les archéologues ne s'y sont plus intéressés. Khaybar remet toute cette tradition en lumière. » Et d'ajouter : « Il fallait creuser, ne pas se contenter de la surface. »

l'époque préislamique à ce jour. » Patientieusement : « Les prospections se poursuivent et rien n'interdit un changement radical de ces hypothèses préliminaires », poursuit Guillaume Charlioux. L'exploration n'en est qu'à ses balbutiements. Et l'oasis recèle d'autres trésors qui sautent aux yeux, inattendus.

« Les vestiges de Khaybar couvrent une occupation humaine quasi ininterrompue des origines de l'humanité à l'époque actuelle », souligne Rémy Crassard. Des centaines de sources coulent dans cet environnement hostile, aride, à sept cents mètres d'altitude au niveau des volcans. Des poissons frétilent, c'est à peine

crovable. Si loin, si proche d'al-Ula où, depuis des temps immémoriaux, on puise la nappe phréatique au moyen de qanats.

Au milieu de ce paysage, les cerfs-volants s'imposent depuis le néolithique. Leur découverte a été faite dans les années 1920 par les pilotes anglais de la Royal Air Force puis par les Français de l'aéropostale qui les ont appelés « desert kites ». Mais ce sont les images satellites gratuites de Google Earth qui ont rendu visible l'ensemble. Et les archéologues franco-saoudiens sont en train de révéler leur signification. « C'était des pièges géants pour chasser les gazelles. On a retrouvé les plus anciens en Jordanie,

Poser le pied à terre, c'est prendre la mesure des kilomètres de lignes convergentes vers les immenses enclos où des centaines de bêtes étaient prises dans la masse, tombant dans des fosses parementées, des puits profonds jusqu'à deux mètres. « Ce sont les premières traces évidentes d'une surexploitation de l'environnement par des groupes humains, qui a peut-être abouti à une extinction d'espèces alors que la domestication existait », affirme Rémy Crassard. « Et l'on ne sait toujours pas pourquoi ! », s'étonne-t-il en attendant notre curiosité. L'ensemble des informations est collecté sur un site internet (gloalkites.fr).



JACK LANG : « CE QU'ILS FONT EN ARABIE EST UNE RÉVOLUTION CULTURELLE »

En 2020, l'Institut du monde arabe (IMA) consacrait une exposition exceptionnelle intitulée « AlUla, merveille d'Arabie », révélant au grand public l'autre grande cité nabatéenne, après Pétra en Jordanie, située dans cette vaste oasis aux 7000 ans d'histoire. Deux ans plus tard, l'hiver dernier, une autre exposition de l'IMA, « Juifs d'Orient : une histoire plurimillénaire », ouvrait sur Khaybar, largement méconnu, entre Médine et al-Ula. Or, ce site à haute valeur patrimoniale pourrait bientôt être en haut de l'affiche. Confidences du président de l'Institut du monde Arabe, Jack Lang.

LE FIGARO. - Al-Ula s'ouvre aujourd'hui au tourisme. Mais, à l'époque de l'exposition à l'IMA, le site était inaccessible, les visas de tourisme n'existaient pas. Comment l'avez-vous découvert ?

Jack LANG. - La première fois que j'ai vu des images d'al-Ula, c'était lors d'un dîner chez le couturier Azzedine Alaïa, et par le prince Faisal Ben Salman, alors gouverneur de Médine. Le site était en effet inaccessible, mais il nous y a invités trois jours. J'ai vu sa beauté fulgurante. Puis j'y suis retourné, et j'ai

été frappé par sa mise en valeur méthodique, sérieuse, de la RCU, la Commission royale pour al-Ula, dirigée par l'ingénieur saoudien, Amr al-Madani, et dont le comité exécutif est présidé par le prince Bader, gouverneur de la région d'al-Ula. La RCU s'entoure des meilleurs archéologues, avec l'agence française AfaUla, pour porter une attention amoureuse au respect de l'his-

« Nous travaillons à un projet d'exposition sur Khaybar »

toire des sites, des paysages et des oasis. L'exposition al-Ula a été un triomphe ! On l'a prolongée plusieurs semaines et le dernier jour était la veille de la décision de confinement du président Macron.

Khaybar ne faisait pas partie au début du projet « AlUla »...

Quand ils m'ont associé aux réflexions, il y a cinq ans, je leur ai demandé : pourquoi n'incluez-vous pas Khaybar et Tayma au périmètre d'al-Ula ? Et

maintenant c'est fait. Khaybar a été mon premier émerveillement. C'est un haut lieu de l'islam et du judaïsme. Le prince Faisal voulait une exposition sur l'histoire de Médine incluant Khaybar. Le sujet est sensible. Il y a des sources différentes aussi bien pour l'histoire des juifs que pour celle des musulmans. Mais, aujourd'hui, nous travaillons à un projet d'exposition sur Khaybar.

Quelle perception avez-vous du dévoilement de l'Arabie saoudite qui explore ouvertement, comme jamais auparavant, son histoire préislamique ? Ce qu'ils font en Arabie pour la culture est exceptionnel. Il y a quatre, cinq ans, il n'y avait pas un cinéma, pas une salle de concert. C'est une révolution culturelle ! Je participe à la 2^e édition du Festival international du film de la mer Rouge, à Riyad, du 1^{er} au 10 décembre. La première l'an dernier fut un moment extraordinaire. Ce pays de l'Arabie est passé de l'interdiction à toutes sortes de cultures dans tous les domaines du divertissement, des arts, de la philosophie. D'autres pays ont des ressources et n'en font rien, se contentent de bétonner.

PROPOS RECUEILLIS PAR V. S.



Khaybar n'a pas de tombeaux rupestres monumentaux comme Hégra, la cité nabatéenne d'al-Ula. Ici, le monde des morts s'observe par « les trous de serrures » : « Des tombes datant de 2000 à 2500 avant J.-C., que l'archéologie aérienne encore a permis de découvrir », note le chercheur au CNRS. Quelque 15000 ont été répertoriées sur la petite zone de fouilles de 56 km². Du ciel se voient les tours de pierres avec des trains alignés le long d'allées funéraires. Le tout forme des petits chemins, comme un réseau de toiles d'araignées. « Quand on vient en voiture, c'est si muet. Mais quand on regarde depuis un hélicoptère ou une montgolfière, il y a une compréhension chronologique du paysage tel qu'il était il y a des milliers d'années.

C'est comme voir Paris du haut de la tour Eiffel », s'enthousiasme Ingrid Périssé.

Nature anthropisée

Ces tombes mégalithes n'éclairent pas le monde des vivants. Pareil mystère plane à Hégra dont les villages construits en pierre crue ont fondu. « On ne sait pas où ces gens habitaient », déclare Rémy Crassard dont la mission préhistorique englobe l'habitat. Au fil du temps, à plusieurs reprises les villages ont été déplacés. À l'époque de la bataille judéo-musulmane de 628, « les Khaybaris ont profité d'une riche et vaste palmeraie et d'un commerce régional intense de cuir et de métal », instruit Guillaume Charloix. Toutefois, les voyageurs aux époques médiévale et moderne les décrivent gé-

néralement assez pauvres, voire faméliques. « Contrairement à ce que l'on pensait, Khaybar ne semble pas avoir été une oasis caravanière majeure à l'époque préislamique et n'a pas profité des richesses et des produits exotiques importés de régions lointaines, contrairement à Hégra, Médine ou Tayma », raconte-t-il encore. L'histoire remonte à la surface alors que le grand public revient. Depuis le 24 novembre, pour la première fois, les trois anciennes oasis interconnectées du nord-ouest de l'Arabie, al-Ula, Khaybar et Tayma, proposent aux visiteurs des expériences immersives au cœur de la nature anthropisée. L'édition inaugurale du Ancient Kingdom Festival (jusqu'au 31 mars) prévoit des vols en montgolfière et en hélicoptère et un

spectacle son et lumière à la nuit tombée à al-Rawan, porte d'entrée de Khaybar. Pour la première fois aussi, un « glamping » chic, le Khaybar Volcano Camp, permet d'y passer la nuit. « Le projet d'al-Ula est culturel, touristique, mais aussi identitaire pour les Saoudiens, souligne Gérard Mestrallet, président exécutif d'Afalula. « L'Arabie avait une image désastreuse avant. L'affaire Khashoggi a masqué des transformations spectaculaires, non seulement dans l'économie, avec l'ouverture de la culture, le cinéma, mais dans la société avec la suppression, en 2017, de la police religieuse. » Alors bientôt, espère-t-on, Khaybar comme Hégra sera protégée, classée par l'Unesco au Patrimoine mondial de l'humanité. ■

+ CARNET DE ROUTE

Y ALLER

Saudi Arabian Airlines opère 7 rotations hebdomadaires de Paris à Djeddah et à Riyad jusqu'à mi-mars, en partage de codes avec Air France. Vol aller direct pour al-Ula à partir du 4 décembre jusqu'à mi-mars. À partir de 700 € pour un Paris-al-Ula, avec vol direct à l'aller et retour via Djeddah ou Riyad. Saudia.com

ORGANISER SON VOYAGE

Avec Club Faune Voyages : 5 jours de découverte du pays à travers al-Ula et Khaybar, à partir de 2700 € par personne sur une base double, avec vols internationaux (vol direct à l'aller Paris-al-Ula) et vols domestiques, transferts, hébergements incluant



les petits déjeuners (3 nuits à l'hôtel Banyan Tree Al Ula et 1 nuit au Khaybar Volcano Camp), avec guide anglophone et chauffeur. Un voyage à combiner avec une découverte de Djeddah et Riyad. Tél. : 01 42 88 31 32 ; club-faune.com

CONDITIONS D'ENTRÉE

Visa électronique obligatoire pour tous les visiteurs (535 riyals saoudiens, autour de 144 €). Le voile n'est pas obligatoire.

SE RENSEIGNER

Visitsaudi.com et experiencealula.com

WE ARE JAPAN

WE ARE JAPAN = Nous sommes le Japon

EXPLOREZ L'IKIGAI QUI SOMMEILLE EN VOUS

Réservez votre vol de rêve
au Japon



Office National
du Tourisme Japonais